

Natalie DEPRAZ

Université d'Istanbul

L'HERITAGE CARTESIEN DE LA LINGUISTIQUE CHOMSKIENNE

-Une question de méthode.¹

Il n'est pas arbitraire de s'interroger sur la relation de filiation qu'entretient le linguiste N. Chomsky par rapport au philosophe Descartes : outre qu'un certain nombre de principes directeurs de la réflexion chomskienne sont à recomprendre à partir de la démarche cartésienne, et c'est ce à quoi nous nous attellerons dans le présent essai, il est remarquable que Chomsky lui-même ait

1 Cet article a vu le jour sous la forme d'une recherche qui eut lieu dans le cadre d'un séminaire animé et présidé par le Professeur Berke Vardar au cours de l'année universitaire 1988-1989 au Département de Philologie de la Faculté des Lettres de L'Université d'Istanbul. Ce séminaire est né avec le projet général d'une confrontation de la méthode linguistique et de la démarche philosophique sur un objet qui est commun à ces deux disciplines : le langage, et ce sur la base d'un *dialogue* entre linguistes et philosophes. C'est ainsi qu'un premier article naquit, résultat d'une recherche commune sur la question du *signe* autour du Cratyle de Platon et de la théorie saussurienne du signe dans le *CLG (DILBILIM IX)*.

Ce second article qui s'interroge sur les présupposés philosophiques de la linguistique générative chomskienne résulta d'une recherche menée au cours de ce même séminaire qui se prolongea durant le second semestre de la même année (février-avril 1989) et que le Professeur Berke Vardar supervisa sans y assister.

Nous voudrions par ces articles rendre humblement témoignage de l'activité et de l'intérêt extrêmes que le Professeur Berke Vardar porta à ces rencontres interdisciplinaires, en en permettant l'existence et en les favorisant, témoigner aussi par là de son enthousiasme constant à susciter des confrontations sur des questions théoriques et *philosophiques*, et de son esprit toujours vigilant et à l'écoute, prêt à chaque occasion à gratifier splendidement l'autre pensée souvent encore balbutiante ou à généreusement s'effacer pour mieux mettre l'autre en valeur.

revendiqué explicitement cet héritage cartésien fondamental, notamment dans le texte intitulé précisément *La linguistique cartésienne*.²

Ce titre est déjà en lui-même hautement signifiant: il implique dès l'abord et en premier lieu que Chomsky *fonde* sa recherche linguistique sur des principes philosophiques d'ordre cartésien ou néocartésien, et requiert en second lieu qu'il *accomplisse* la linguistique que Descartes n'a pas mise en oeuvre. S'esquisse, partant, un double lien complémentaire de Chomsky à Descartes: premièrement, un lien de dépendance de Chomsky par rapport à Descartes dans l'idée d'une fondation de la linguistique chomskienne sur des principes cartésiens; deuxièmement, lien de prolongation voire de maturation des hypothèses philosophiques cartésiennes dans une théorie linguistique. En bref, Chomsky se fonde sur la philosophie cartésienne pour la prolonger sur le plan linguistique.

Dans un article intitulé «De quelques composantes de la théorie linguistique», paru dans la revue *Diogène*³, Noam Chomsky se propose, dit-il, de «présenter (...) des remarques au sujet d'une tradition beaucoup plus ancienne, où des problèmes de même nature /que les nôtres/ ont fait l'objet de recherches approfondies, qui aboutirent à un certain nombre de conclusions précises que l'on semble redécouvrir aujourd'hui. Je veux parler d'un certain courant de pensée au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, et des grammaires «universelles» ou «philosophiques» qui en sont sorties; elles découlent d'une certaine philosophie de l'esprit essentiellement cartésienne d'origine.»

Il s'avère ainsi pertinent de mettre en lumière cette filiation de pensée entre Descartes et l'esprit cartésien de Chomsky, tout en ne privant pas d'en marquer les limites.

² *Cartesian Linguistics*, Harper and Row, New York, 1966. Traduction française, Seuil, 1969.

³ No 51, juillet-septembre 1965, pp 14-18 et 20-21 notamment, traduit de l'anglais par Marc André Béra, Gallimard 1965.

I

«LANGAGE ET PENSÉE»

Chomsky s'inscrit nettement dans une tradition philosophique qui trouve en Descartes son point d'aboutissement, mais qui remonte à Platon comme à son origine, et qui comprend l'articulation de la pensée et du langage selon une préséance logique (non chronologique bien entendu) de la première par rapport à la seconde. Platon affirme cette préséance dès le *Théétète*. Descartes et les néo-cartésiens quant à eux l'entérinent : la langue exprime une pensée qui lui est logiquement antérieure. Le langage est, par tant, la simple mise en mots de la pensée. Ainsi, Descartes, dans la cinquième partie du *Discours de la Méthode* laisse bien entendre que l'homme *use* de paroles «pour déclarer aux autres ses pensées». C'est dire que le langage fonctionne comme *moyen* d'expression de pensées préexistant semble-t-il à leur mise en mots, selon un usage strictement instrumental.

Dans ce principe directeur d'articulation de la pensée et du langage se trouve en fait déjà «résumé» l'ensemble du projet chomskien : mettre en oeuvre une *grammaire* qui soit adéquate aux lois de l'esprit, c'est-à-dire aux structures de la pensée humaine. Il y a dans ce projet le présupposé d'une antériorité logique de la pensée sur la grammaire qui doit lui être appropriée. C'est pourquoi aussi Chomsky peut précisément intituler un de ces textes *Langage et pensée*, en vertu de ce même présupposé selon lequel les structures de la langue doivent coïncider avec les structures logiquement préalables de la pensée. Ceci explique aussi le sous-titre du texte de Chomsky sus-cité : «Contributions linguistiques à l'étude de la pensée», ainsi que son interrogation initiale : «Quelle peut être la contribution de l'étude du langage à notre compréhension de la nature humaine?» (étant entendu que «nature humaine» s'identifie pour Chomsky, selon une décision philosophique héritée de Descartes avec la pensée : *res cogitans* comme essence de l'homme. Nous reviendrons sur cette notion de «nature humaine», et sur ce qu'elle implique).

Ainsi, le projet linguistique chomskien met bien au centre de sa réflexion l'étude de la pensée, sous l'espèce de l'intelligence

munie de ses attributs, qui se nomment 'adaptation', 'souplesse', 'créativité'.

Si la structure syntaxique de la grammaire que Chomsky projette doit être adéquate à la structure de la pensée elle-même, cela implique un lien de dépendance de la langue par rapport à la pensée, dépendance dont Chomsky exhibe la traduction linguistique dans le couple structure profonde/structure de surface : la structure superficielle concerne l'organisation de la phrase en tant que phénomène physique. La structure profonde intéresse le substrat abstrait qui en détermine le contenu sémantique, et qui est présent à l'esprit lorsque la phrase est émise ou perçue.

Or, cette opposition de la surface et de la profondeur fut déjà fort bien aperçue par les grammairiens de Port-Royal, qui mettaient en oeuvre un niveau d'énonciation de la phrase, et un niveau de construction abstraite analytique de l'énoncé. Chomsky revendique lui-même cet héritage, reprenant un exemple dont Arnauld et Nicole avaient les premiers fait usage : «Dieu invisible a créé le monde visible» : la structure de surface avère simplement une phrase du type sujet-prédicat, le sujet et le prédicat étant uniquement notés comme 'complexes', c'est-à-dire formés d'un substantif suivi d'un adjectif qualificatif. La structure profonde en revanche exhibe un système de trois jugements, qui sont étroitement articulés entre eux :

- 1) — que Dieu a créé le monde (proposition principale)
- 2) — que Dieu est invisible (propositions incidentes à la proposition principale)
- 3) — que le monde est visible

Et Chomsky de préciser que «cette analyse des constructions de la syntaxe ne se donne pas pour une technique d'explication de textes (comme pour les anciens grammairiens), mais bien comme une théorie psychologique, une description des opérations de l'esprit aux prises avec l'interprétation des énoncés du langage».

Il se confirme par cet exemple que l'intérêt de Chomsky à promouvoir la grammaire qu'il revendique comme théorie linguistique n'a de sens qu'en tant qu'elle éclaire les «opérations de l'esprit», c'est-à-dire en tant qu'elle permet de mieux comprendre

la rationalité humaine elle-même. On saisit dès lors mieux en quoi Chomsky peut se proposer comme l'héritier de ce que l'on appelle le Grand Rationalisme du XVIIe siècle.

Par conséquent, il devient clair que la théorie linguistique élaborée par Chomsky correspond étroitement à une «théorie de la connaissance», et plus encore à une théorie critique de la raison.

Le corrélat immédiat de cette position rationaliste se manifeste dans ce que l'on peut nommer *l'apriorisme* de la démarche chomskienne, apriorisme qui fustige d'emblée tout empirisme linguistique notamment sous sa forme contemporaine de behaviorisme.

Parler d'apriorisme, c'est d'emblée convoquer les notions de nécessité et d'universalité.

Et en effet, la position rationaliste de Chomsky est une position éminemment, sinon nécessitariste, du moins universaliste.

II

UNIVERSALITE ET RATIONALITE

L'idée d'une universalité de la raison est directement empruntée à son père spirituel par Chomsky, et méditée à sa suite :

«La raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres», affirme Descartes dans la cinquième partie du *Discours de la Méthode*.

L'universalité de la raison humaine revendiquée ici a bien entendu partie liée avec son unité, et s'oppose dans ce même passage du *Discours de la méthode* à la particularité comme «spécialisation», et., partant, à la diversité des fonctions à l'oeuvre dans l'organisme animal.

Cette affirmation d'une unité universelle de la raison va trouver son répondant immédiat, dans le type de grammaire que Chomsky adopte comme sienne. Mais que peut signifier *une* grammaire *universelle* dès lors que les langues sont diverses et spécifiques?

En fait, Chomsky prend acte d'un projet qui a animé tout le XVII^e siècle et une partie du XVIII^e siècle, Descartes compris: le projet d'une 'grammaire réformée', qui soit commune à toutes les langues (Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629), mais dont Descartes ne cesse d'exhiber toutes les difficultés, dans la mesure notamment où «l'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie». Ce projet dénié par Descartes, Leibniz le reprend à son compte sous l'espèce d'une langue logique dont les signes seraient des symboles mathématiques et transparents, sous la forme d'un algorithme donc : «Penser, c'est calculer».

Projet perpétué et réalisé par Condillac au XVIII^e siècle sous la forme d'une «langue des calculs».

Cependant, Chomsky apporte un correctif par rapport à ce projet: il ne s'agit en aucune manière de nier la diversité des langues au point de prétendre construire de toutes pièces une langue parlée par tous. Chomsky ne pourrait que dénoncer ce projet comme relevant d'une utopie: il s'agit, de manière plus simple, mais aussi de manière beaucoup plus cohérente, d'exhiber sous la diversité des langues assumée comme telle dans sa facticité, une structure universelle qui correspond bien à ce que Chomsky nomme par ailleurs 'structure profonde': les opérations de l'esprit ont un caractère universel, et les structures profondes du langage les reflètent: ainsi, Chomsky ne prétend pas inventer à part entière une langue qui se décollerait de manière artificielle des langues naturelles, à la manière de Descartes, Leibniz ou Condillac, il recherche au contraire un *ancrage* plus profond universel du sein même de leur diversité, dans une grammaire qui exprime toutes les langues. Cette démarche, Chomsky n'est pas le premier à la mettre en oeuvre, et il revendique directement pour cela l'héritage des grammairiens de Port-Royal: la «Grammaire générale» est bien une grammaire universelle, en tant qu'elle établit les principes généraux d'où découlent les phénomènes linguistiques. Cette recherche d'une grammaire universelle, loin de procéder à l'exclusion du particulier et du divers, de manière strictement cartésienne, est conduite avec le souci d'apporter la preuve démonstrative de son efficacité à rendre compte des phénomènes particuliers d'une part, de sa comptabilité avec la diversité des langues humaines d'autre part.

Ainsi, la Grammaire de Port-Royal, et Chomsky à sa suite, font front à la fois contre une position qui, au nom de l'universalité, excluerait dogmatiquement le divers particulier, et contre une conception qui, par ailleurs, à l'inverse, mais de manière tout aussi extrême, tendrait à un relativisme foncier, selon lequel la spécificité de chaque langue serait la cause de la particularité de la raison humaine selon les peuples, thèse intenable défendue néanmoins jusqu'en ses extrêmes conséquences, -la non-communication entre les peuples-, par les ethnoлингuistes Sapir et Whorff.

Le corrélat de cette universalité de la raison est *l'innéité* foncière des structures linguistiques, innéité qui rejoint ici l'innéisme cartésien dans sa théorie des idées notamment.

En effet, le postulat innéiste consiste à poser que la structure profonde est inhérente à l'esprit de chaque individu, à faire donc des catégories de la langue une sorte de code génétique, catégories qui par conséquent naîtraient avec l'individu, et ne seraient pas produites par sa culture acquise dans l'expérience, et et dans le développement ontogénétique: les catégories de la langue apparaissent ainsi comme des universaux qui sont dictés par les catégories de la pensée elle-même. Benveniste, tout en reprenant à son compte cette articulation entre catégories de la pensée et catégories de la langue, dans *Problèmes de linguistique générale*, en exhibe le préjugé universaliste extrême. Nous y reviendrons.

III

INNEISME ET GENERATIVITE

L'hypothèse innéiste de la linguistique chomskienne a pour conséquence directe un intérêt premier pour l'aptitude de l'individu à *inventer* à partir de son propre fonds. Dès lors que la structure de la langue est donnée dès l'origine, et ce, en chaque individu, ce dernier doit faire preuve d'une inventivité que Chomsky nomme, du point de vue de la langue, *créativité*, du point de vue de la grammaire, *générativité* :

«Tout se passe comme si le sujet parlant inventa(i)t en quelque sorte la langue au fur et à mesure qu'il s'exprime ou la redécouvra(i)t au fur et à mesure qu'il l'entend parler autour de lui (...). Tout se passe, en d'autres termes, comme s'il disposait d'une 'grammaire génératrice' de sa propre langue», dit-il, dans l'article sus-cité tiré de *Diogène*.

Mais qu'est-ce à proprement parler qu'une 'grammaire génératrice' de sa propre langue, sinon une sorte de grammaire innée que chacun posséderait en lui, et actualisée à partir d'un fonds virtuel donné, l'actualisation correspondant dès lors à ce que Chomsky appelle 'générativité'?

En quoi consiste plus précisément l'hypothèse générativiste?

Elle repose sur le *fait* de l'aspect *créateur* du langage, fait mis en évidence par Descartes, et constitué en décision philosophique par ce dernier, décision à laquelle Chomsky se rallie en dernière instance très directement :

«On voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent pas parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent; au lieu que les hommes qui, étant nés sourds et muets, sont privés des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'*inventer* d'eux-mêmes quelques signes par lesquels ils se font entendre à ceux qui étant ordinairement avec eux ont loisir d'apprendre leur langue. (*Discours de la Méthode*, cinquième partie).

Cette créativité inhérente à l'homme à l'inverse des animaux qui ne sauraient inventer un langage, mais se contentent de reproduire des sons par simple imitation du langage humain, cette créativité est le résultat d'une position innéiste foncièrement cartésienne.

Mais n'y a-t-il pas néanmoins paradoxe à faire de la créativité la *conséquence* de l'innéisme, dès lors que la première implique un dynamisme de production que l'innéité comme disposition rigide et statique ne semble pas recéler? N'est-ce pas que la notion même d'innéisme est à recomprendre, voire à réélaborer? En fait, sous la notion cartésienne d'innéité, il convient de lire, comme

son inflexion, la notion leibnizienne de *virtualité* qui implique en elle un schème dynamique d'actualisation de la *virtù*. Ce processus d'actualisation peut alors à bon droit s'apparenter au procès de générativité que décrit Chomsky. La notion de générativité apparaît ainsi en plus grande accointance avec la démarche leibnizienne de pensée, caractérisée notamment par sa conception de la matière comme force virtuelle dynamique (*Discours de Métaphysique*, §. 17), qu'avec la perspective philosophique cartésienne, trop proche d'un mécanisme rigide, et qui réduit entre autres la matière à l'extension statique.

La compréhension linguistique de cette notion de générativité si proche philosophiquement du dynamisme leibnizien revient néanmoins aux logiciens Arnauld et Nicole, dont on connaît par ailleurs la correspondance avec Leibniz: les grammairiens de Port Royal parlent ainsi de cette «force organique» du langage humain, de «cette invention merveilleuse» «grâce à laquelle nous construisons à partir de vingt-cinq ou trente sons une infinité d'expressions qui, ne ressemblant nullement à ce qui se passe dans nos esprits, nous permettent pourtant de faire savoir aux autres le secret de ce que nous concevons et de toutes les différentes activités mentales que nous menons».

La force générative du langage consiste, à partir de «moyens finis» à en faire un «usage infini». Or, ce couple fini/infini, qui donne le sens exact de la générativité, correspond tout à fait à l'articulation de l'innéité et de la créativité, la première relevant de la finitude sous l'espèce d'un nombre fini de principes ou de dispositions innées, la seconde de l'infinité du pouvoir de création langagière.

Cette articulation du fini et de l'infini est ainsi la manière même dont Chomsky conçoit la générativité, et ce, notamment, en opérant une critique de l'école linguistique par rapport à laquelle la linguistique générative s'est constituée, le distributionnalisme de Harris et de Bloomfield. Chomsky leur reproche avant tout de réduire la langue à un corpus excessivement limité dans l'empirie: alors qu'un corpus est par définition un ensemble fini d'énoncés, toute langue en rend au contraire possible une infinité. Le distributionnalisme est ainsi condamné précisément par sa

méthode à ignorer ce pouvoir d'infini inclus dans toute langue. De plus, ce pouvoir d'infini implique un *savoir* que le locuteur actualise en l'adaptant: ce que Descartes déjà nommait «intelligence», Chomsky le formalise linguistiquement sous l'aspect de l'articulation compétence/performance.

Ce couple est central pour la compréhension du projet chomskien, dans la mesure où il polarise très exactement le processus de générativité précédemment décrit : la compétence d'un sujet parlant français, c'est l'ensemble des *possibilités* qui sont données par le fait, et par le fait seulement, qu'il maîtrise le français : possibilité de construire et de reconnaître l'infinité des phrases grammaticalement correctes, d'interpréter celles d'entre elles (en nombre également infini) qui sont douées de sens, etc. La performance corrélative du sujet parlant correspond quant à elle au nombre de phrases grammaticales qu'il *produira* eu égard à son savoir, à sa compétence donc.

Les trois grandes thèses philosophiques que nous venons d'articuler, «pensée et langage», «universalité et rationalité», «innéisme et générativité», établissent selon trois axes généraux corrélatifs le *lien* de filiation de Descartes et des postcartésiens à Chomsky, et renvoient par conséquent à une tradition essentiellement cartésienne.

Ces décisions philosophiques entérinées par Chomsky sur le plan linguistique donnent lieu à une théorie linguistique qui n'est pas restée sans critiques, que ce soit de la part des linguistes ou des philosophes. Quels sont les points sur lesquels les uns et les autres ont fait front contre la théorie chomskienne?

IV

LE FRONT LINGUISTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

Reprenant les trois grands principes majeurs que Chomsky entérine, subissant ainsi l'héritage du cartésianisme, principes de l'apriorisme, de l'universalité et de l'innéisme, nous allons voir comment ils vont être mis à l'épreuve par différentes écoles linguistiques et philosophiques contemporaines.

L'apriorisme

Chomsky met l'accent sur le savoir préalable du locuteur, et donc, à ce titre, sur sa *compétence*, qui relève avant tout, et pleinement, de la sphère du *possible* : autant la compétence apparaît strictement d'ordre *linguistique*, autant les performances des sujets parlants pour une bonne part ne relèvent pas de la compétence linguistique, car elles impliquent une connaissance du monde et d'autrui ainsi qu'une pratique des relations humaines, qui peuvent sembler indépendantes de l'activité strictement linguistique.

C'est dire que le couple compétence/performance ne fonctionne pas pour Chomsky selon une parfaite symétrie, mais est bien plutôt mû par une préséance d'ordre axiologique qui fait se rejoindre en ce point précis Chomsky et Saussure : de même que la *langue* peut être étudiée en dehors de la parole mais non l'inverse, de même la compétence est susceptible d'être élucidée avant la performance et de devenir le fondement nécessaire à l'étude de celle-ci.

Contre ce primat de la langue ou de la compétence, l'École pragmatique d'Oxford s'inscrit en faux, mettant au contraire l'accent sur *l'acte de parole* (*Speechact*) en situation contextuelle, ce qui amène par exemple J. L. Austin dans *How to do things with words*⁴. à distinguer à propos de l'énoncé entre ce qui relève du *constatif* d'une part, et ce qui renvoie à un mode performatif d'autre part : un énoncé constatif ne fait que *décrire* un événement ; un énoncé performatif *accomplit* au moment même de l'énonciation l'action formulée par le locuteur (exemple de la *promesse*) Ainsi, les philosophes d'Oxford inversent littéralement le présupposé philosophique de la théorie chomskienne, considérant comme proprement et uniquement linguistique le *performatif* (ce qui relève de la 'performance' au sens strict), performance que Chomsky avait au contraire tendance à reléguer dans l'extralinguistique.

Cette critique de l'apriorisme chomskien par les pragmaticiens est radicale en ce qu'elle part d'un présupposé fonde-

4 Oxford, 1962, trad. française *Quand dire, c'est faire*, Paris, 1970.

talement opposé, mais n'est-elle pas qu'une simple inversion de présupposés, inversion formelle qui ne remettrait pas fondamentalement en cause, c'est-à-dire de l'intérieur, la théorie chomskienne, mais lui proposerait seulement une alternative opposée, alternative autre qui signifie une *autre* linguistique?

La critique de tel autre principe à l'oeuvre dans la linguistique générative ne nous permettrait-il pas d'opérer une critique plus *interne* de la perspective chomskienne?

L'universalité

Il y a selon Chomsky des universaux du langage qui sont dictés par les universaux même de la pensée. Or cet universalisme foncier est intenable si l'on le pousse jusqu'en ses limites extrêmes: sans tomber pour autant dans l'autre extrême, qui serait un relativisme généralisé, -où chaque peuple aurait, ses catégories propres de pensée comme d'expression, ce qui aboutirait à un éclatement extrême de la pensée, et rendrait à la limite tout communication minimale impossible-, on ne peut que *nuancer* cet universalisme qui, soutenu rigidement, prend à son tour aisément la forme d'un pré-jugé: cest à quoi s'emploie E. Benveniste dans un article des *PLG* intitulé «Catégories de langue et catégories de pensée». Benveniste se refuse à poser la question du rapport entre langage et pensée, -qui sous-tend pourtant bel et bien tout son article-, en des termes uniquement généraux, selon la manière de procéder précisément de Chomsky, et pour éviter l'abstraction de la généralité, il décide d' «entrer dans le concret d'une situation historique, de scruter les catégories d'une pensée et d'une langue définies»: et ce sont les catégories d'Aristote, comme liste de concepts a priori qui organisent l'expérience, qui vont fournir le paradigme de l'investigation de Benveniste sur la relation langage/pensée.

Au terme de l'étude détaillée et technique de ces catégories, Benveniste est à même de répondre à la question posée de manière inaugurale, et qui était celle-ci :

«Tout en admettant que la pensée ne peut être saisie que formée et actualisée dans la langue, avons-nous le moyen de recon-

naître à la pensée des caractères qui lui soient propres et qui ne doivent rien à l'expression linguistique?»

La réponse est la suivante : «C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser. La langue fournit la configuration fondamentale des propositions fondamentales reconnues par l'esprit aux choses. Cette table des prédicats nous renseigne donc avant tout sur la structure des classes d'une langue particulière».

Ainsi, tout en reconnaissant l'existence d'une certaine universalité de la langue par le choix même de l'opérateur, les *catégories* comme autant de concepts universels, Benveniste nuance cette dernière en mettant l'accent sur la spécificité. Contre le préjugé généralisateur chomskien, Benveniste propose de conférer la primauté au *dire* qui organise et structure la pensée, pour autant que ce dire perçoit une certaine universalité enrichie par la différences des langues entre elles, la pensée acquiert à son tour une forme d'universalité qui n'a cependant plus rien à voir avec l'universalité abstraite de Chomsky.

En ce sens, de Chomsky à Benveniste si l'on peut dire, le concept d'universalité a subi une conversion de sens; parti de très loin d'une universalité formelle et sans souplesse on advient à un concept concret d'universalité, tant celle-ci est nourrie par la différence même des expressions langagières.

La critique que fait implicitement Benveniste dans cet article à la rigidité du concept chomskien d'universalité détermine ainsi une *modification* interne de ce concept même.

Comment cette amorce de critique interne est-elle prolongée à propos du principe de l'innéisme?

L'innéisme

On a essayé de comprendre comment s'articulent chez Chomsky 'générativité' et 'innéité', et on a abouti à l'idée que l'innéité devait être saisie comme *virtualité* pour que l'hypothèse générativiste ait un sens authentique.

Cependant, il faut noter que le processus de générativité est une production qui prend sa source dans la sphère de l'inné-virtuel sans aucun recours à l'expérience acquise. La générativité, partant, est tout entière incluse et inscrite dans le postulat innéiste.

Or, c'est cette même notion d'innéité qui constitue le cheval de bataille des défenseurs de l'idée d'une acquisition progressive et ontogénétique du langage, acquisition qui suppose que tout ne soit pas donné d'avance génétiquement ou à la naissance, et que par conséquent l'expérience soit décisive dans l'élaboration et la naissance même du langage.

C'est ainsi que Piaget dans *Le langage et les opérations intellectuelles* (1954) et dans *Problèmes de psychologie génétique* (1970) oppose à l'innéisme chomskien l'idée selon laquelle il n'y a de langage qu'acquis, ce qui a dès lors pour réquisit que la pensée elle-même soit le résultat d'une acquisition, c'est-à-dire du développement ontogénétique lui-même.

Piaget rejoint en ceci la critique des pragmaticiens comme celle d'E. Benveniste, tout en les radicalisant, puisqu'il fait de l'expérience ontogénétique le sol même de la formation du langage, et donc aussi corrélativement de la pensée.

On pourrait résumer cette critique unique et fondamentale de la théorie linguistique chomskienne, et qui la grève lourdement de sa cohérence et de sa pertinence, par cette phrase de Heinrich von Kleist: «L'idée ne préexiste pas au langage, mais elle se forme en lui et par lui.», en ajoutant, afin d'intégrer l'apport critique propre à Piaget, et selon une décision nettement phénoménologique, que 'le langage lui-même ne préexiste pas à l'expérience, mais se forme en elle et par elle'.

N. DEPRAZ
